

— Don Estévan Arechiza a donc reçu le message que je lui ait fait parvenir ?

— Il l'a reçu, reprit Baraja. Mais quel est le contenu de ce message ? Vous seul et lui le savez.

— J'y compte bien, murmura Cuchillo.

— Le seigneur Arechiza, continua l'envoyé, allait partir pour Tubac lorsqu'il a reçu votre lettre. Je devais l'accompagner, mais il m'a fait prendre les devants en me disant : " Dans le petit village de *Huérfino*, vous trouverez un homme du nom de Cuchillo ; vous lui direz que l'affaire qu'il me propose mérite un sérieux examen, et que, comme l'endroit où il m'attend est précisément sur le chemin de Tubac, je le verrai à mon passage." Ceci, poursuivit le messenger, se passait la veille du départ de don Estévan ; j'ai marché plus vite que lui pour exécuter ses ordres, et comme je vous l'ai dit, je ne fais que le précéder ici de quelques heures.

— Bien, reprit Cuchillo. Eh bien ! seigneur Baraja, si, comme je n'en doute pas, mon affaire se conclut, je serai, ainsi que vous, l'un des membres de cette expédition dont le bruit venu jusqu'à moi a été l'origine de la proposition que j'ai faite à celui qui en est le chef. Mais, continua le bandit, vous devez être étonné sans doute du singulier endroit que j'ai pris pour attendre le seigneur Arechiza ?

— Nullement, répondit Baraja ; j'ai pensé que vous aviez vos raisons pour aimer la solitude. Qui n'en a pas besoin parfois ?

Le plus gracieux sourire exprima sur la physionomie de Cuchillo que son nouvel ami avait deviné juste.

— Précisément... le mauvais procédé d'un ami à mon égard, la malveillance tracassière de l'alcade d'Arispe m'ont fait rechercher cette tranquille solitude. Voilà pourquoi j'ai établi mon quartier général au milieu de ce village abandonné où nul ne songe à moi.

— J'ai trop bonne opinion de Votre Seigneurie, dit Baraja en savourant un morceau de viande calcinée, pour ne pas être convaincu que les torts sont tout entiers du côté de l'alcade et surtout du côté de votre ami.

— Je vous remercie de votre bonne opinion, répondit Cuchillo en avalant à son tour, avec une indifférence parfaite, une galette crue d'un côté et carbonisée de l'autre. Vous allez en juger.

— J'écoute, dit Baraja en se laissant aller à une position horizontale ; après un bon repas, je n'aime rien tant qu'une bonne histoire.

Puis le compagnon de Cuchillo sembla, dans une béatitude parfaite et le visage tourné vers le ciel, se complaire à en admirer l'azur éblouissant.

— L'histoire n'est ni longue ni intéressante, et ce qui m'est arrivé peut arriver à tout le monde. J'avais engagé avec un mien ami une partie de cartes. Mon ami prétendit que j'avais triché. Là-dessus, nous eûmes des mots.

Le narrateur fit une pause pour porter à ses lèvres une outre pleine d'eau, puis il reprit :

— Mon ami eut l'indélicatesse de s'en laisser mourir.

— Quoi ! de vos mots ?

— Non, d'un coup de couteau qui en fut la suite, reprit Cuchillo, la bouche pleine.

— Je savais bien que les torts étaient du côté de votre ami.

— L'alcade n'en jugea pas ainsi, il me tracassa ridiculement ; et cependant je lui eusse pardonné l'aigreur de ses relations avec moi, si je n'eusse été moi-même aigri par les mauvais procédés d'un ami que j'avais estimé jusqu'alors.

— On a toujours à se plaindre des amis, dit sentencieusement le seigneur Baraja en lançant vers la voûte du ciel la fumée de sa cigarette de paille de maïs.

— Quoi qu'il en soit, dit Cuchillo, j'ai fait vœu de ne plus jouer ; car le jeu est, comme vous voyez, l'origine de cette dernière affaire.

— C'est une sage résolution, reprit Baraja, et je me suis aussi promis de ne plus toucher de cartes, depuis que le jeu m'a ruiné de fond en comble...

— Ruiné ! vous avez donc été riche !

— Hélas ! j'avais une *hacienda*(2) et de nombreux bestiaux ; mais j'avais aussi un intendant. Je n'ai compté qu'une fois avec lui, soupira Baraja, il était trop tard : la moitié de mon bien lui appartenait déjà.

— Et que fites-vous alors ?

— La seule chose qui me restait à faire, dit Baraja d'un air magistral : je lui proposai de jouer sa moitié contre la mienne : il accepta après quelques façons !

— Des façons, interrompit Cuchillo ; voyez-vous le drôle !

— Je suis très timide quand je joue devant le monde, reprit Baraja ; en outre, j'aime le grand air. J'avais donc proposé à mon intendant de faire notre partie dans un endroit très reculé, où ma timidité naturelle se sentirait plus à l'aise. Vous concevez, n'est-ce pas ? si je venais à perdre cette dernière portion de mon bien, quel changement... quel soulagement, veux-je dire, pouvaient apporter à ma douleur l'air pur du bois... le silence... la solitude la plus complète. Mais mon intendant ne partageait pas mon goût pour le grand air et l'isolement, et il mit pour condition à la partie, qu'il voulait bien accepter, que nous la jouerions devant témoins.

— Et vous fûtes forcé d'en passer par là ?

— A mon grand regret, continua Baraja.

— Et vous perdîtes, étant si timide devant le monde ? reprit Cuchillo avec un sérieux imperturbable.

— Je perdis cette seconde moitié comme la première. De tout ma fortune passée, il ne me reste que le cheval que voici, bien que mon ex-intendant prétendit que ce cheval était compris dans la partie. Aujourd'hui, je n'ai plus que l'espoir de faire fortune dans l'expédition de Tubac, dont je suis un des membres, et, comme dernière ressource, celle de rentrer au service de mon fripon pour me rattraper à mon tour. Depuis ce temps, j'ai juré de ne plus jouer, et, caramba ! J'ai tenu mon serment.

(2) Grande ferme pour l'élève des bestiaux principalement.